

I

Dans l'air chaud de cette journée du mois de juin, début de l'été, Apolline regardait arriver la fête de la fenêtre de sa chambre. La nature était en fleurs, les oiseaux chantaient et la chaleur était installée depuis plusieurs jours, tout était réuni pour réussir les festivités. La propriété familiale au bord d'un bras de la Loire, fleuve majestueux, impétueux et indomptable, allait résonner des bruits de la fête. Apolline regardait l'eau s'écouler le long de la propriété, ils avaient connu bien des rires et des larmes ensemble, la guerre, les privations, mais aussi la Libération, la naissance de ses enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants. Comme c'était loin aujourd'hui, elle ne gardait en mémoire que les bons souvenirs.

C'était l'un des plus beaux jours de sa vie. Son arrière-petite-fille se mariait en cette belle journée ensoleillée. Le mariage devait se dérouler dans la demeure familiale avec pour témoin la Loire. La maison avait appartenu aux grands-parents de François, l'époux d'Apolline. Il en avait héritée au décès prématuré de son père Antonin. Contrairement aux autres régions, il n'existait pas un style d'architecture précis. Aucune maison ne se ressemblait. C'était tout ce qui faisait le charme de cette région. La propriété qui avait été léguée à François datait du dix-neuvième siècle. L'époque de la construction était reconnaissable à la grange intercalée entre l'étable et le logis, au toit indépendant de la maison et au matériau utilisé, le pisé et la pierre. Elle comprenait deux niveaux et des combles.

Apolline était heureuse de voir arriver sa descendance au-delà de sa fenêtre. Elle était magnifique dans son tailleur Chanel aux couleurs pastel. Et malgré ses quatre-vingt-dix ans, elle était toujours aussi élégante. C'est ce qui avait plu à François la première fois qu'il l'avait aperçue. Sa coupe de cheveux était toujours parfaite. Avec son bien-aimé, ils avaient eu de merveilleux enfants. Mais, voilà aujourd'hui, elle était seule depuis trop longtemps, François l'avait quittée trop tôt, et il lui manquait terriblement. Malgré la fête organisée pour son arrière-petite-fille, elle se sentait âgée. Elle était à l'automne de sa vie. Elle savait que ses jours étaient comptés. Mais, que ne ferait-elle pas pour sa descendance ? Elle aimait tant ses enfants, et plus particulièrement son arrière-petite-fille. Elles se ressemblaient comme deux sœurs jumelles au même âge. Alain, son petit-fils et sa femme Isabelle avaient choisi de prénommer l'enfant comme son arrière-grand-mère, Apolline. Ils ne pouvaient pas lui offrir de plus beau cadeau. Soixante-dix ans de sagesse séparaient ces deux femmes et pourtant elles n'avaient pas besoin de se parler pour se comprendre. Leurs yeux exprimaient leurs sentiments et leurs pensées.

La jeune femme arriva dans une Ford de mille neuf cent douze de couleur jaune que son père avait louée avec chauffeur pour l'occasion. C'était sa fille unique et il voulait qu'elle ait le plus beau des mariages. Sa robe ivoire au bustier brodé et recouvert de perles fines, l'étole et la traîne rendaient la jeune femme majestueuse. Elle était si belle lorsqu'elle descendit de voiture au bras de son père. Le mariage devait avoir lieu dans le jardin de la propriété familiale. Ce n'était pas très orthodoxe, mais la jeune femme voulait que la cérémonie se déroule au milieu des souvenirs de la famille et de ses ancêtres, ainsi même les absents qu'ils aimaient tant seraient présents. Alain et sa grand-mère avaient effectué toutes les démarches auprès

de la Mairie et de l'Église pour que la fête ait lieu dans le parc de la demeure familiale. Que ne feraient-ils pas pour la jeune femme ?

Apolline irradiait de bonheur en ce jour béni. Soudain, elle ne fit plus attention à l'arrivée des invités et se souvint comment elle avait survécu à une vie pas toujours très facile et si longue. Elle en avait vu des choses en près d'un siècle.

II

La vie d'Apolline commença le quatorze février mille neuf cent quatorze, jour de la Saint-Valentin, dans un train à la frontière polonaise et allemande, à Herten, alors que ses parents fuyaient leur pays, la Pologne. Cet événement prédisposait Apolline à une vie hors du commun.

La famine et la misère sévissaient depuis mille neuf cent six en Pologne et de nombreux Polonais durent quitter leur pays afin de subsister. Les parents d'Apolline, Louis et Antonia décidèrent de tenter leur chance en France, avec leurs quatre premiers enfants. Antonia était enceinte d'Apolline et il devenait de plus en plus difficile de nourrir toute la petite famille. Aussi, ils quittèrent leur beau pays, la Pologne pour la France terre d'accueil et d'exil.

Un soir, ils réunirent toute la famille et leurs parents afin de leur annoncer la nouvelle.

— Avec Antonia, nous avons décidé de partir en France avec les enfants ! Nous avons de plus en plus de mal à nourrir les petits, alors que nous avons un potager et quelques bêtes ! Mais, cela devient impossible ! Nous ne pouvons pas continuer ainsi !

— Pourquoi ne cherches-tu pas du travail en ville ?

— Tu sais comme moi papa, qu'il est très difficile d'en trouver !

— Oui, mais tu es un bon ébéniste et qui plus est tu pourrais aussi être cordonnier !

— Nous ne voulons pas aller en ville ! La France a besoin de main-d'œuvre pour ses mines ! Avec la Pologne, les deux pays ont signé un protocole d'accord ! Nous avons toujours été proches des Français de par notre Histoire, c'est une chance pour nous tous !

— Tu ne veux pas travailler en ville comme ébéniste, mais tu veux bien être mineur ! Tu es fou ? Tu ne sais pas à quoi tu t'exposes en travaillant dans les mines ! C'est un travail qui est difficile et dangereux ! Nous avons plus d'un ami qui a péri dans les entrailles de la terre ! Nous pourrions vous aider ?

— C'est gentil de vouloir nous aider ! Mais, vous aussi vous avez du mal à vous nourrir ! De plus, qui te dit que je trouverais du travail en ville ? En France, je suis sûr d'être mineur !

— C'est ce que tu crois ! C'est loin la France ! Comment allez-vous faire avec Antonia, tu oublies qu'elle est enceinte !

— Je sais ! Nous prendrons tout notre temps ! Nous avons encore un peu de temps avant que le bébé n'arrive !

— C'est un voyage fatigant et long !

— Nous savons tout ceci papa, mais notre décision est prise ! Nous devons partir si nous voulons que notre famille survive ! C'est la seule solution !

— Je vois ! Nous vous souhaitons tout le bonheur du monde et espérons que tout se passera bien !

— Tout ira bien papa !

— Si tu le dis ! Nous vous aiderons à préparer votre voyage !

— Merci !

— Qu'en pensent les enfants ?

— Ils sont heureux de partir à l'aventure même s'ils vont quitter leurs cousins et leurs amis ! Ils ont un peu peur !

— C'est normal !

— C'est une grande aventure pour nous tous ! Mais, tout se passera bien ! Le Seigneur et La Vierge Marie nous aideront !

— Je l'espère !

— Tu verras, ils seront là tous les deux pour nous guider !

— Si tu le dis !

Les parents de Louis et Antonia embrassèrent leurs enfants et petits-enfants, ils avaient peur pour eux, mais n'en laissèrent rien transparaître, leur décision était prise. Ils étaient adultes depuis longtemps. Louis, Antonia et leurs quatre enfants quittèrent leur cher petit village un matin du début de janvier mille neuf cent quatorze pour un long périple. Et pourtant, ils étaient heureux au milieu de leurs familles et amis.

Ils habitaient une petite ville des environs de Poznan sur les bords de la Warta. Poznan était le chef-lieu de la Voïvodie. C'était une vieille ville historique du Moyen Âge qui attirait de nombreux Polonais avec ses foires, rivales de celles de Prague ou de Leipzig. C'était une région riche en forêts et lacs postglaciaires et l'agriculture avait une position prédominante avec la culture intensive des céréales et plus particulièrement du blé, du seigle et du maïs.

Louis et Antonia avaient une petite ferme individuelle comme beaucoup de Polonais, et cultivaient le seigle. Leur petite maison était en bois avec l'étable, la porcherie, le poulailler, le silo à grains, séparés du logement et enclos d'enceintes indépendantes. Les maisons en bois sont rares dans la région de Poznan, elles étaient souvent en béton, mais Louis avait voulu la faire lui-même, c'était un très bon menuisier. Aussi, avec l'aide de son père, de son

beau-père, avaient-ils monté les murs et le toit en bois de chêne.

Ils commencèrent par les fondations. Ils creusèrent sur une profondeur de dix mètres, Louis voulait que celles-ci soient les plus solides possible. Il ne voulait pas que la maison puisse bouger. C'était la seule partie de la maison avec du béton. Elle devait être parfaitement isolée entre le plancher et les soubassements. Ensuite, ils allèrent dans les bois, choisirent eux-mêmes les arbres pour monter la charpente des murs et le toit à deux versants. Ils coupèrent chaque arbre que Louis avait choisi en fonction de sa qualité. À l'intérieur, ils montèrent des cloisons en bois afin de séparer les différentes pièces. La maison comprenait deux grandes salles avec un poêle, séparées par un hall et un grenier. Quant au mobilier, Louis sculpta lui-même tous les meubles dans le meilleur bois de la région. Dans la pièce principale, il installa la table de la cuisine proche du poêle pour que la petite famille ait chaud en mangeant, puis un bahut avec un vaisselier dont le décor représentait un coq. Ensuite, dans la deuxième pièce du rez-de-chaussée, il mit la chambre parentale, il posa le chat de lit ainsi qu'une commode où Antonia pourrait ranger leur linge, le tout décoré de fleurs. Quant aux chambres des enfants, elles furent disposées dans le grenier. Il leur sculpta des chats de lits, une commode et un bureau avec des décors d'animaux. Antonia, elle, découpa des nappes dans de minces feuilles de papier bleu, rouge, noir et jaune qu'elle assortit aux décors des meubles. Ils avaient une petite maison douillette qu'ils avaient construite eux-mêmes, ils étaient fiers du résultat. Ils seraient à l'abri de la pluie, du vent et de la neige.

Ils avaient aussi un jardin où Antonia pouvait cultiver des pommes de terre, des choux, des betteraves, des carottes. Elle élevait des poules qui leur donnaient des œufs,

une vache qui donnait du lait une bonne partie de l'année, et un cochon.

Tous les matins Louis junior allait ramasser les œufs pendant que son père s'occupait du cochon et de traire la vache avant le petit déjeuner.

Ils avaient la chance d'être dans une région riche en forêts et en lacs, ce qui leur permettait de cueillir des champignons en automne, des framboises et des myrtilles en été qu'Antonia faisait sécher pour l'hiver. Ils pouvaient également pêcher des truites, des brochets ou des carpes dans la Warta ou chasser du gibier comme les lièvres, les faisans, les perdrix.

Un dimanche sur deux toute la petite famille partait à la pêche, à la chasse ou à la cueillette après la messe. Antonia préparait le pique-nique et ils partaient tous à pied. Ils installaient alors une couverture au pied d'un arbre et ils mangeaient tout en bavardant du sermon du prêtre. Louis et Antonia demandaient aux enfants de participer au débat. Ils étaient très pieux et les enfants devaient connaître les textes bibliques par cœur.

Pendant que les enfants faisaient une petite sieste, Louis pêchait ou chassait. S'ils cueillaient des champignons, des framboises ou des myrtilles, ils attendaient le réveil des enfants. Ce dimanche, il avait décidé d'initier ses garçons Louis junior et Léon à la pêche pendant que ses filles dormaient.

— Très bien les garçons, prenez les cannes à pêche et faites attention quand vous vous approcherez de l'eau ! Il ne faut faire aucun bruit lorsque l'on va à la pêche ! Sinon, le poisson s'enfuit !

— Oui, papa !

Ils furent rapidement près de l'eau.

— Pour commencer, il faut accrocher le ver à l'hameçon !

— Beurk !

— Je sais, ce n'est pas beau, mais c'est essentiel ! Ensuite, vous tenez fermement la canne dans la main comme ceci, et d'un geste sec du poigné vous lancez le tout dans l'eau ! Il faut faire très attention de ne pas accrocher une branche au passage ! Nous sommes très près des arbres !

— Bravo papa !

— Chut ! Il ne faut pas faire de bruit ! Je vous ai dit que les poissons risquaient de se sauver ! Il faut ensuite ramener doucement le fil de la canne !

Les enfants restèrent sans bouger auprès de leur père.

— À ton tour Louis, c'est à toi d'essayer !

Louis mit la canne à pêche dans les mains de l'enfant, mais en la maintenant avec lui pour qu'il ne la lâche pas. À peine avait-il lancé l'hameçon qu'ils attrapèrent une truite. Le petit garçon fut fou de joie à l'idée de ramener un poisson à la maison. Il était fier comme Harpagon.

Puis vint le tour de Léon, il avait six ans et était fier que son père lui apprenne à pêcher, il faisait parti des grands. Il n'en crut pas ses yeux, il pêcha une carpe. Les deux enfants retournèrent auprès de leur mère avec leur poisson. Ils étaient heureux que leur père leur ait fait confiance.

— Maman, regarde !

— Qu'est-ce qui arrive ?

— J'ai pêché une carpe !

— Et moi une truite !